

L'ADOLESCENCE TRAHIE

★ LA DÉFAITE, de Pierre Minet. Editions Jacques Antoine (Bruxelles), 274 pages, 30 F.

NÉ à Reims, Pierre Minet fut tôt le compagnon de ces jeunes gens qui devaient tenter l'une des aventures les plus fulgurantes et les plus rigoureuses de l'entre-deux-guerres : le Grand Jeu. Décidés à quitter l'ennui provincial, à s'échapper des horizons de la bourgeoisie, à poursuivre le plus longtemps et le plus loin possible une tentative de libération absolue ; convaincus des puissances de l'humour, de l'ouïrisme et de la poésie, ils engagèrent leur vie dans des destins tragiques dont l'exemple majeur, décidément, est la mort de Roger Gilbert-Lecomte. Il y avait là René Daumal, familièrement nommé Nathanaël ; Gilbert-Lecomte, qui avait la beauté du diable ; Roger Vailland ; puis ce personnage singulier, fascinant même, ce Meyrat, dont le noctambulisme de rêve nous est connu par les textes de Daumal, et qui décida brusquement et brutalement d'entrer dans le silence et l'oubli de l'existence ordinaire. Ensemble, ils avaient inventé une fraternité, celle du simplisme, et célébraient une sorte d'Ubu sans rien encore connaître d'Alfred Jarry. Les compagnons avaient baptisé Pierre Minet Phère Fluet...

Plus tard, dans les lendemains de la seconde guerre mondiale, Pierre Minet, qui avait disparu de l'actualité littéraire, devait publier l'un des livres les plus dépouillés, les plus avoués de l'époque : *la Défaite*. Cet ouvrage disparut assez vite de la librairie, et le fait qu'il reparaisse aujourd'hui, grâce aux soins d'un éditeur belge, mérite d'être signalé.

Pourquoi cet abandon ?

Dans *la Défaite*, un homme se raconte, ou, plus exactement, quelqu'un qui n'a pas la littérature en tête s'interroge sur ses trahisons et sa lâcheté. Comment ! Il a été, celui qui parle ici, un adolescent éperdu et perdu, marchant dans les rues de la ville, refusant de jouer le jeu du quotidien, drogué par le manque de sommeil et par la faim, ébloui par les alcools et les déchirures du bacard. C'est tout dans des hallucinations hallucinées au travers des anciennes Halles, de la rue Blanche, de la place Pigalle, du quartier Latin, et cela ressemble, pour le fond, aux promenades dans Paris de Gérard de Nerval.

C'est le témoignage d'un monde disparu, mais, tout également, l'affirmation, l'aveu d'une saison : « *L'adolescence brise tout, située à l'avant-garde, montée sur un Pégase terriblement dopé.* » Un moment du romantisme moderne paraît dans ces pages, mais sans complaisance : « *La misère, messieurs, la faim, le sommeil, la vision, l'écorchement de la pensée, la réalité comme un baignoire, prétextes pour vous à de jolies*

bas des désordres nocturnes du Montparnasse des années 1925, Pierre Minet rencontre une femme qui a de la fortune et qui est d'assez loin son aînée : c'est l'amour, mais c'est également la comédie de l'amour. Par elle, pour elle, Minet va quitter les compagnons du Grand Jeu, il va traverser la maladie comme on entre en convalescence, et cette maladie même va le guérir de l'enfant qu'il avait été. Voilà sa défaite et son regret. Les autres vont mourir dans leur fidélité, alors qu'il se détourne.

La grandeur poignante de ce livre, c'est cet aveu justement, cette

condamnation de la prose du monde par quelqu'un qui y a consenti après les boissons fortes de la poésie pratique. Il n'est pas surprenant, dès lors, que les dernières lignes de *la Défaite* soient un hommage à Antonin Artaud, lequel, écrit Minet, ressemblait alors (en 1945-1946) à un « *spectre couvert du sang de la mort dont il avait triomphé* ». Ce que signifie cette confession, c'est que Pierre Minet, ayant quitté les enfers du délire, est entré dans l'autre enfer, qui est un enfer plat, qui avilit et mène aux conventions de la mort.

HUBERT JUIN.

bulations hallucinées au travers des anciennes Halles, de la rue Blanche, de la place Pigalle, du quartier Latin, et cela ressemble, pour le fond, aux promenades dans Paris de Gérard de Nerval.

C'est le témoignage d'un monde disparu, mais, tout également, l'affirmation, l'aveu d'une saison : « *L'adolescence brise tout, située à l'avant-garde, montée sur un Pégase terriblement dopé.* » Un moment du romantisme moderne paraît dans ces pages, mais sans complaisance : « *La misère, messieurs, la faim, le sommeil, la vision, l'écorchement de la pensée, la réalité comme un baignoire, prétextes pour vous à de jolies phrases, mais en avez-vous tâté ?* » Et c'est justement parce que Minet a tâté, et plus que tâté de cela, qu'il écrit ce livre terrible. Gilbert-Lecomte est mort, mais Minet s'est détourné de lui. Daumal est mort, mais Minet l'a quitté au seuil de l'agonie. Pourquoi ?

C'est qu'il a, un jour, abandonné l'adolescence. Il a choisi d'être un homme (comme on dit), mais sans pouvoir exactement y parvenir. Sa défaite, c'est cette entrée dans l'ordre, et, du coup, l'abandon de Gilbert-Lecomte, de Nathanaël, des dieux de jeunesse. Aux petites au-